



HAL
open science

**La Mettrie. Philosophie, science et art d'écrire, dir.
Adrien Paschoud et François Pépin, Éd.
Matériologiques, 2017**
Sophie Audidière

► **To cite this version:**

Sophie Audidière. La Mettrie. Philosophie, science et art d'écrire, dir. Adrien Paschoud et François Pépin, Éd. Matériologiques, 2017. Dix-Huitième Siècle, 2018. hal-03339133

HAL Id: hal-03339133

<https://hal.science/hal-03339133v1>

Submitted on 9 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Mettrie. Philosophie, science et art d'écrire, dir. Adrien Paschoud et François Pépin, Paris, Éditions Matériologiques, coll. « Histoire du matérialisme », 2017, 309 p., ISBN 978-2-37361-129-8 et eISBN 978-2-37361-130-4

L'ouvrage collectif proposé par François Pépin et Adrien Paschoud est un livre qui vient compléter une bibliographie francophone récente peu abondante sur La Mettrie. On pourra toujours dire qu'il manque telle ou telle dimension de l'examen et de l'interprétation, ou telle partie du corpus, mais l'ouvrage se distingue par la perspective générale qu'il permet de dégager sur La Mettrie, bien sûr, mais aussi sur la catégorie même de matérialisme. Cette dernière n'est ni importée *a priori*, avant toute lecture et interprétation du corpus lamettrien, par exemple à partir d'autres œuvres réputées incontestablement matérialistes, contemporaines ou précédentes, ou bien à partir de catégories plus ou moins consciemment héritées et porteuses de toute l'histoire de leur construction. Elle n'est pas non plus construite à partir de ce qu'on trouverait à ce propos, directement ou indirectement, sous la plume de La Mettrie lui-même, ce qui, sachant la charge polémique ambivalente du terme lui-même et l'usage déroutant que La Mettrie peut en faire, nous livrerait à ses manipulations textuelles — le livre démontre assurément qu'il fut un maître en matière de mystification. Bien plutôt, le matérialisme se trouve ici élaboré dans l'ouvrage collectif en même temps que les auteurs des contributions cherchent à situer La Mettrie au sein des options philosophiques et scientifiques et des modes d'écriture et de publication contemporains, par un maillage constant des positions, des postures et des pratiques scripturaires les unes par rapport aux autres.

On ne pourra pas rendre compte ici de toutes les contributions, au nombre de 14, qui constituent les chapitres d'un ouvrage relativement équilibré. Je relève, comme une ligne de force de l'ouvrage, que toutes s'efforcent de prendre en compte le fait que le corpus lamettrien est hétéroclite, ressemble parfois à un palimpseste et parfois à un *patchwork* (on préférera peut-être l'expression répétée de longue date par Francine Markovits d'une composition « par pièces et par morceaux », p. 238), en raison entre autres de sa dimension intrinsèquement dialogique. Par conséquent, ce corpus prend sens dans un contexte qui est à la fois intellectuel et textuel, voire existentiel si on le réfère à la trajectoire sociale, professionnelle et géographique de La Mettrie, ce que font aussi ces contributions. Elles montrent que les collages de textes et les stratégies éditoriales complexes élaborées par La Mettrie, loin de relever de la volonté forcenée de se faire un nom en plagiant les autres ou de l'enflure d'un ego d'auteur (« impudent » et « bouffon », deux qualificatifs souvent entendus à propos de La Mettrie, désignent bien cette exposition au public comme une tare individuelle sans réel apport intellectuel), ou d'être une réponse mécanique en régime de contrainte censoriale, viennent structurer et complexifier ce qu'on peut appeler le matérialisme du 18^e siècle, et celui de La Mettrie en particulier. La philosophie, qui retrouve ici sa nature (au moins au 18^e siècle) de pratique intellectuelle, ne pourra donc pas aisément être dotée de l'adjectif matérialiste en un sens doctrinal. Reste que les contributions élaborent continuellement le sens de l'adjectif matérialiste. L'examen approfondi de l'entrelacs Boerhaave - Haller - La Mettrie (T. Verbeek), de la présence de la chimie (F. Pépin) et du projet de physiologie (F. Duchesneau) dans l'œuvre de LM, l'examen enfin de sa pratique médicale (G. Lambert, G. Barroux) font d'abord apparaître le réseaux des œuvres scientifiques de LM comme un « laboratoire intellectuel » (Verbeek, p. 45). Les réalisations philosophiques de ce laboratoire sont parfois « balbutiantes » ou analogiques (Duchesneau, p. 105), et portées par un « parti-pris » (Verbeek, p. 54) en faveur de la mortalité de l'âme qu'on peut rattacher pour partie au moins à la tradition des manuscrits clandestins (comme le démontrait ailleurs A. Thomson, dont on regrettera ici l'absence), plus que par une philosophie positivement matérialiste. Mais l'art de la production littéraire et conceptuelle et l'art de la composition de La Mettrie (pour prendre une métaphore musicale qui a du sens pour un auteur parlant de la voix des machines que sont les instruments de musique) s'appuient aussi sur des philosophèmes puissants, tels ceux qu'il emprunte sans vergogne à l'analyse malebranchienne de l'imagination, à l'image de ce que font d'ailleurs souvent ses contemporains. Il en va ainsi des philosophèmes malebranchiens à l'œuvre dans les questions des rapports entre le corps et l'esprit, de la typologie des caractères humains et du statut de la connaissance sensible — rien de moins (Bardout)! Il en va ainsi également de la di-

mension opérante des concepts de « force » et de « force innée », concepts tirés directement de la dynamique leibnizienne et qui œuvrent d'une façon centrale pour donner une description matérialiste de l'expérience de l'indissociabilité du mouvement et de la sensibilité (Fauvergue).

L'articulation des œuvres philosophiques et des écrits savants, l'évaluation des variations chronologiques et contextuelles dans les différentes versions des mêmes œuvres (en apparence) ou thèses, le repérage des écarts, interrogent aussi la complexité du matérialisme de La Mettrie. Par là en effet, on voit précisément se déployer un questionnement intense de l'idée d'un sujet, particulièrement d'un sujet-auteur. La conception de l'unité matérielle de l'homme s'articule ici dans un rapport problématique constant avec la question de sa nature et de l'usage que l'humain fait de lui-même, de son propre 'dire' via la littérature, le dialogue, les beaux-arts (Markovits), et de son propre corps, comme avec la médecine et la politique (Kaitaro, Henry). Le corpus touffu de traductions, commentaires, semi-plagiat, reprises paraît alors comme une dimension constituante, en fait, de la question matérialiste, ce qui justifie la troisième partie du titre de l'ouvrage : « l'art d'écrire » de La Mettrie, et met assez nettement au premier plan la question d'un sujet instable, évanescent (Markovits, Jacot-Grapa).

En somme, d'un point de vue méthodologique autant que philosophique, les traditions ou les étiquettes sont ici délaissées comme entités distinctes, pour se voir prises plutôt dans un processus historique et dialectique d'entre-définition : libertinage érudit, athéisme, matérialisme, spiritualisme, mais aussi matérialisme et anthropologie. On voit ainsi disparaître les massifs « matérialisme français » et « anthropologie allemande » (Buchenau), au profit d'une « imbrication » (p. 216) entre les deux, qui ne se distinguent que dans un deuxième temps, postérieur à la confrontation première de divers possibles. « L'une ne serait pas ce qu'elle est sans l'autre » : la formule modeste de S. Buchenau (229) peut être étendue à l'ouvrage et aux oppositions travaillées par La Mettrie lui-même. Elle dit combien la complexité du corpus lamettrien (philosophie, médecine, traductions, dialogues, réfutations, jeux de dissimulation, de fictionnalisation déception des attentes des lecteurs...) est essentiellement conceptuelle, structurant ou déstructurant l'histoire des traditions elle-même, en même temps que leurs concepts fondamentaux (sujet, force, machine, nature...).

Au terme de la lecture, j'ai pu me demander ce qui, finalement, justifiait que tous les contributeurs ou presque reprennent à leur compte les adjectifs « subversif » ou « radical » pour qualifier le travail de La Mettrie. En effet, sur des questions philosophiques, scientifiques (Verbeek, Pépin), et médicales (Lambert), l'ouvrage démontre que LM reste « au milieu du gué » (Lambert, p. 159). Le volume montre également un auteur plutôt prévenu en faveur de l'unité matérielle de l'homme (pour utiliser un terme d'époque) voire, négativement, prévenu en défaveur du dualisme cartésien, que positivement ou démonstrativement moniste. Par ailleurs, d'un point de vue politique et social, revient régulièrement une interprétation des positions de La Mettrie en termes d'élitisme ou de libertinisme, donc politiquement plutôt conservatrices (Kaitaro, Verbeek). Et enfin, on est souvent frappé par la proximité avec les pratiques scripturaires, les problèmes et les fonctionnements conceptuels des autres philosophes (Fauvergue, Kaitaro, ou Bardout), ce qui réduit donc la singularité de LM dans le siècle. Quelle radicalité alors, ou quelle subversion lui reste-t-il ? Il faut la rétablir en creux : elle consiste d'abord en une audace éditoriale, dont la dimension philosophique est l'ébranlement de la philosophie du moi-auteur et d'une pensée qu'on pourrait assigner à un sujet isolé. Elle qualifie également une œuvre qui est un feu d'artifice littéraire tiré par un auteur (tout de même!) qui joue à apparaître radical — ce qui est jouer avec le feu —, qui use explicitement des concepts qui hérissent (matérialiste, machine...), tout en brouillant les pistes sur leur sens et sur ses propres positions, un auteur qui déçoit en permanence la volonté des lecteurs (et des critiques) de lui assigner une place bien nette dans une histoire bien claire des camps. Enfin, et peut-être est-ce là une dimension qui manque à l'ouvrage en dernière analyse, excepté une note de bas de page de F. Markovits, cette œuvre est marquée par une forme de gaieté ou d'impertinence à l'endroit, précisément, des grands hommes et de leurs doctrines, et l'on sait à quel point la joie ou la gaieté ont été des concepts fondamentaux de pensées aussi puissamment dérangeantes que celles de Spinoza et Nietzsche. La Mettrie produit une telle œuvre dans une solitude certaine, que ni sa place chronologique relativement précoce dans le siècle ni sa philosophie elle-même n'expliquent totalement, phi-

losophe toujours « hors-la-loi » comme le qualifiait P.-L. Assoun, provocateur et protégé de Frédéric (dont il n'est cependant pas le bouffon), voyou de la philosophie dont la radicalité ou la subversivité est, inextricablement, subie et voulue.

Sophie Audidière